MILO RAU

EVERYWOMAN

Création Contemporaine

EDITIONS DU BRIGADIER

« Everywoman » signifie littéralement « Toute femme ». L'actrice Ursina Lardi, seule en scène, nous parle de ses souvenirs, de son métier ainsi que de la pièce *Jedermann* (littéralement *« Tout homme »*), écrite en 1911 par le poète autrichien Hugo von Hofmannsthal. Elle nous parle aussi d'une lettre qu'elle a reçue d'une femme atteinte d'un cancer, et qui aurait aimé jouer sur scène une dernière fois. Et soudain, par la magie du théâtre, cette femme apparaît sur un écran vidéo et entame un dialogue avec l'actrice sur le plateau...

Cette conversation intime sur la vie et la mort pose la question de ce qui compte vraiment dans la vie, de notre irrémédiable solitude, mais aussi de notre communauté à tous, et de la façon dont le théâtre peut y contribuer. La pièce a été créée le 19 août 2020 au festival de Salzbourg, dans une mise en scène de l'auteur.

Milo Rau, né en 1977 à Berne, a créé plus de 50 pièces de théâtre, films, livres et actions politiques, en tant que metteur en scène et auteur. Les critiques le considèrent comme l'artiste « le plus influent » (Die Zeit), « le plus intéressant » (De Standaard), « le plus controversé » (La Repubblica), « le plus scandaleux » (New York Times) ou « le plus ambitieux » (The Guardian) de notre époque.

Ses pièces de théâtre ont été présentées dans tous les grands festivals internationaux, dont le Festival d'Avignon, la Biennale de Venise, le Festival de Vienne (Wiener Festwochen), le Theatertreffen de Berlin ainsi que le Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles, et ont fait l'objet de tournées dans plus de 40 pays à travers le monde. De 2018 à 2024, Milo Rau a été directeur artistique du NTGent (Belgique). Actuellement, il est directeur du Festival de Vienne (Wiener Festwochen/Freie Republik Wien).

Avec le soutien du Centre national du livre

Prix : 10,00 €
ISBN : 978-2-487987-29-6

9 782487 987296

EDITIONS DU BRIGADIER

Sur le plateau, il y a, au centre à gauche : un magnétophone à cassettes et des cassettes ; au fond à droite : une grande pierre ; au fond à gauche : un piano et sous le piano, deux bouteilles d'eau, une carafe et une petite valise remplie de cassettes. Il y a aussi au centre six petits cartons de déménagement, remplis d'objets ; l'un des cartons, fermé par un couvercle, contient divers documents, des cadres et des pierres appartenant à Mme Bedau. Un miroir d'eau recouvre tout le plateau. Au fond, un grand écran vidéo.

La lumière est allumée dans la salle. On entend, venant du magnétophone qui se trouve sur le plateau, un bruit de cloches. Lumières sur la grande pierre et le piano. Ursina Lardi entre sur le plateau par la droite, en venant de la salle. Elle prend le petit carton et décore le piano avec les objets qu'il contenait. Puis elle éteint le magnétophone : les cloches s'arrêtent. Les lumières dans la salle s'éteignent.

URSINA LARDI. — Un jour, j'étais dans un hippodrome. Ça s'appelle comme ça ? Hippodrome ? Nous faisions tous du cheval. D'aussi loin que je me souvienne.

Toute ma famille fait du cheval. Mon grand-père avait déjà des chevaux. Il était colonel dans la cavalerie suisse. Qui n'existe plus aujourd'hui, évidemment.

Mon grand-père avait déjà des chevaux. Il était le fils d'un ouvrier du bâtiment, d'un immigré du nord de l'Italie qui avait traversé une montagne pour venir dans le sud des Alpes suisses. Il était donc... Suisse... il était... colonel dans la cavalerie suisse, qui n'existe plus aujourd'hui. Vous comprenez donc pourquoi il fallait qu'un jour ou l'autre, je me retrouve dans un hippodrome. C'était... logique. Non ?

J'y étais donc un dimanche après-midi. Il faisait chaud. C'était quand, déjà ? Une course de galop... ça s'appelle comme ça : course de galop. Normalement, on n'en voit que dans les films. Des juments et des étalons intelligents, qui portent leurs noms d'agents secrets avec la dignité de vieilles familles. La piste était là — avec une large courbe.

(Elle se lève.)

Et là-bas, dans les tribunes : des dames de l'aristocratie avec de larges chapeaux et des jumelles d'opéra. Voilà comment j'avais imaginé ça. Mais évidemment, tout était différent : beaucoup de coups de soleil et de crème solaire. Des gens tout à fait normaux. Absolument rien d'aristocratique.

Les chevaux trottaient vers la ligne de départ sur une musique de gladiateurs. L'écume leur sortait de la bouche.

(Elle s'avance un peu.)

Certains devaient être poussés dans les stalles avec violence. En panique. Les chevaux s'effraient pour un rien. Oh, un reflet ! Oh, un avion ! Ce sont des animaux craintifs. On les voyait trembler sous leur robe.

(L'écran vidéo s'allume, blanc.)

Après avoir compris le système des paris, j'ai misé sur le cheval qui avait le jockey le plus léger. Car, d'après mon analyse, l'animal qui avait le moins à porter devait arriver le plus vite. C'était logique, non ? Puis la course a commencé...

Les chevaux ont bondi hors de leurs stalles. Quelques secondes plus tard, ils avaient franchi le premier virage. Ça allait tellement vite. J'avais peur que ça aille trop vite et qu'il n'y ait pas le temps pour la moindre surprise. Mais au début de la dernière ligne droite, un cheval s'est soudain détaché du groupe.

Il ressemblait à une créature fabuleuse, tant sa vitesse était insensée, tant son jockey paraissait un nain au moment où ils ont dépassé les favoris. Puis le cheval s'est effondré, juste devant mes yeux. Il a tout simplement disparu, tant sa chute a été soudaine. Et tout aussi soudainement, il s'est relevé devant moi, les yeux écarquillés. Mais juste un instant, car une de ses jambes était cassée. S'écroulant sans cesse, avec la jambe qui remuait suspendue à un bout de peau, il se levait et retombait, se levait et retombait...

Vous savez... Le regard désemparé, désespéré du cheval qui... ne trouvait plus d'appui... Ce regard... Il me semblait que personne ne m'avait jamais regardée aussi profondément dans les yeux. Que

personne en fait ne m'avait jamais vraiment regardée. Et pourtant l'animal... était prisonnier d'une étrangeté, d'une sauvagerie qui l'engloutissait comme une eau sombre. Les mouches bourdonnaient déjà autour de lui. Elles savaient ce qui se passait. Ses grands yeux plongeaient directement dans les miens. Mais lorsque j'ai instinctivement levé la main pour le saluer, pour lui montrer que j'étais là, le cheval a continué à regarder droit devant lui, comme s'il voyait derrière moi une chose dont il ne pouvait pas détacher son regard.

Elle se détourne du public et se tourne vers l'écran à l'arrière.

Le titre apparaît :

EVERYWOMAN

Elle met une cassette dans le magnétophone. Pendant qu'on entend sa voix dire le texte suivant, elle se dirige vers la grande pierre et la pousse vers le centre du plateau. Changement de lumière.

VOIX D'URSINA LARDI. — Dans les Alpes, d'où je viens, il y a ces rochers. Ces rochers absurdes, gigantesques : des blocs erratiques, vieux de plusieurs millions d'années. Un glacier les a tout simplement laissés dans la plaine. Sans doute pour se venger de sa propre disparition.

J'aime le travail difficile. Apprendre un texte, jouer une pièce, déplacer un rocher, peu importe. L'abrutissement qui accompagne ce travail est pour moi un cadeau. Aussi longtemps que je vivrai, j'accomplirai des tâches difficiles. Je ne sais pas si je possède une âme ou seulement une raison. Peu importe. Un jour, on nous réveille et on nous force à exister. Et cette chose étrange : être soi-même, ça demande du travail. Rien ne se produit juste comme ça. À la naissance de mon fils, je criais, pensant que ça faisait partie du programme. Mais quelqu'un m'a dit : « Madame Lardi, ce n'est pas obligatoire. Si vous voulez, vous pouvez aussi accoucher silencieusement. » Alors j'ai arrêté de crier et j'ai accouché de mon fils en silence.

Elle a fini de pousser la pierre, elle éteint le magnétophone. Elle se tourne vers l'écran. Le titre disparaît. Sur l'écran apparaît, dans une pièce sombre, une table faiblement éclairée et richement décorée. Elle regarde l'écran. Deux personnes entrent dans la pièce et allument les bougies. Ursina Lardi se tourne à nouveau vers le public.

URSINA LARDI. — Vous vous demandez sans doute de quoi il sera question ce soir. *(Éclairage plus fort sur le piano.)* Il y a un public, un plateau, il doit donc se passer quelque chose. Des intrigues, des opinions *(elle se dirige vers la pierre et corrige sa position)*, la révélation d'un secret bien caché, un événement inquiétant du passé, le châtiment d'un acte resté impuni.

(Elle se dirige vers le tabouret du piano et s'assied. Elle regarde l'écran et se tourne à chaque fois vers le public.)

Personnages

Sur scène :

Ursina Lardi

Sur l'écran vidéo :

Helga Bedau

Figurants et figurantes